

## En société

**Gauche.** Neil McWilliam, *Rêves de bonheur. L'art social et la gauche française (1830-1850)* (Les Presses du réel, 2007, 494 p., 28 €). L'art social de l'ère romantique a désormais sa synthèse critique. Ou plutôt l'a-t-il enfin en français, puisque *Dreams of Happiness* a été publié initialement en anglais, en 1993, par Princeton University Press. C'est un honneur trop rare réservé à Neil McWilliam que cette traduction de François Jaouën, au demeurant remarquable, dans la mesure où les spécialistes de littérature française renâclent généralement à prêter attention aux travaux publiés dans d'autres langues. Précisons le cadre de l'enquête : il ne s'agit pas, comme l'auteur le précise dès l'abord, d'une étude stylistique sur l'irruption du réalisme dans la peinture française, mais bien d'une reconstitution des débats théoriques qui ont agité la « gauche française » (l'une des principales faiblesses de l'essai réside dans l'imprécision et l'anachronisme du terme) à propos de la question artistique. Cette étude se tient donc sur le fil de l'histoire des idées politiques et des discours artistiques, pour restituer aux socialismes utopiques de la Monarchie de Juillet leurs nombreuses tentatives de définition d'un art révolutionnaire. Après avoir rappelé, plutôt brièvement, le désenchantement générationnel supposément spécifique à la Restauration et l'émergence, à travers le mouvement romantique, d'une éthique de l'art pur où se rencontrent libéraux et royalistes, McWilliam expose les théories tout à la fois philosophiques, politiques, religieuses et artistiques de Saint-Simon et de ses disciples, au premier rang desquels Enfantin et Barrault. La thèse non publiée et les articles de Philippe Régnier ont déjà balisé ce terrain, et le livre de Neil McWilliam ne peut que confirmer pour les arts plastiques, au moyen d'une kyrielle de documents d'archives inédits, ses conclusions quant au rôle à la fois central et instrumental dévolu à l'artiste dans l'organisation sociale harmonieuse mais totalitaire que projettent les saint-simoniens. Neil McWilliam examine ensuite, sans autant s'attarder mais de façon tout aussi convaincante, le catholicisme social de Buchez – auquel adhéra un Jean Duseigneur, ancien hôte du Petit Cénacle romantique – et le socialisme humaniste de Leroux dont furent si proches George Sand et le critique Théophile Thoré. L'auteur s'attaque alors à l'autre massif de la « gauche française » pré-communiste et pré-proudhonienne, à savoir la critique fouriériste qui, par son culte de l'exaltation et de la passion, s'est montrée plus en phase avec le romantisme de Delacroix et de Géricault que les courants concurrents. Ceci explique sans doute pourquoi le fouriérisme a tant essaimé dans les milieux artistiques, alors que le saint-simonisme est resté complètement confiné dans les marges de l'institution artistique, à la quasi exception du sculpteur Théophile Bra. Avec le cénacle de *La Phalange*, en particulier, le fouriérisme a inauguré des pratiques de création et de légitimation collectives qui aura des résonances dans les sociétés d'artistes érigées dans la seconde partie du siècle pour concurrencer les Salons. Enfin, le mouvement républicain, dans une critique d'art qui est plutôt le fait d'artistes (Laviron, Galbaccio, Decamps, etc.) que de penseurs sociaux, dénie à l'artiste le rôle prophétique que lui assignent en particulier les saint-simoniens, mais ne se rapproche pas davantage de l'avant-garde romantique, à laquelle elle préfère un courant « naturaliste » resté marginal. Le dernier chapitre, au cours duquel l'auteur tente de rapprocher la pensée artistique de cette gauche protéiforme et celle de Proudhon, Sorel, Kropotkine ou encore Lénine, s'avère la partie la plus faible de l'ouvrage parce qu'elle veut tout embrasser sans s'en donner les moyens. Mais la double conclusion qui s'impose au terme de l'analyse n'en perd guère de sa pertinence. D'une part, les efforts qu'ont produits Buchez, Fourier, Leroux et les autres pour intégrer les questions esthétiques dans leurs élaborations respectives d'un renouveau philosophique, spirituel et social au sortir de la Révolution, confirment le surinvestissement général, de gauche comme de droite, dont l'art et la littérature ont bénéficié à cette époque, et en ce sens l'essai de McWilliam prolonge utilement ceux de Paul Bénichou. D'autre part, ces efforts donnent la mesure de l'échec de tous ces courants pour engendrer une alternative crédible aux pratiques et aux discours artistiques dominants. Dans sa diversité, la « gauche » n'a fait que reconduire une sorte de réalisme conservateur parfaitement compatible avec l'art académique, au moment même où, de Delacroix à Courbet et de Hugo à Baudelaire, l'art et la littérature subissaient un renouvellement en profondeur. C'est tout le mérite de ce brillant et foisonnant ouvrage que d'avoir mis en lumière cette réalité contrastée.